

Critique de Britannicus, plans rapprochés par Un Soir Ou Un Autre

Lundi 2 mai 2011

Voir, Jouir.

Au commencement les gestes et voix flottent, obscurs, rêvés... A rappeler les belles images des Murènes - la pièce précédente de la compagnie. Mais vite une autre direction est prise: primauté au texte de Racine, implacable et linéaire, qui structure le récit sans répit. Autour de cette ligne de force, les images se fragmentent. Elles nous piègent au cœur du sujet: l'obsession du pouvoir, au point où la vérité se dissout et où s'assèche l'humanité. Les vers s'écoulent clairs et nets mais le rêve du pouvoir désincarné devient aussi onirique qu'en cauchemar.



La première des réussites est ici de conjuguer intelligence et intelligibilité: ce Britannicus abrégé en quelques plans rapprochés, concentré en 1h30 et 5 acteurs, se laisse saisir sans difficultés, et dans ses implications contemporaines. Le pouvoir jouit ici de voir, non de toucher. Néron exsangue manipule à distance ses pantins prisonniers de l'œil de la camera, agités et impuissants: Junie: charnelle et frémissante, Britannicus: physique, impétueux.... Les jeux et voix sont matures et bien ajustés. Dans cet espace concentré, les corps de ceux qui prétendent vivre libres ne peuvent échapper pas aux

regards de ce nouveau docteur Mabuse. Ils n'échappent non plus à l'avidité de nos yeux, autant en chaleur et proximité que les vers de Racine s'élèvent vers l'esprit avec distance et hauteur. Le souverain entend tout et dit de moins en moins, la possession malade tenant lieu de passion, l'homme n'est rien et sa puissance ne se nourrit que de rester mystérieuse. Toute ressemblance avec le règne de souverains pas si lointains et informés de tous les secrets ne serait que le fruit de mon imagination. Dans l'ombre du palais se glissent les conseillers et visiteurs du soir, qui tissent des intrigues à tiroirs, au fil d'alexandrins qui scandent l'histoire sans espoir de retour.

Guy Degeorges